

instituteurs et trois cents élèves. Ce développement a particulièrement été provoqué et opéré par le pape Léon XII.

Le grand-duché de Toscane, si riche en établissements d'enseignement supérieur, n'a pas moins fait pour l'éducation populaire. Ses 247 communes renferment 230 écoles primaires. Florence seule en compte neuf, dont six organisées d'après de nouvelles méthodes. On évalue que les deux tiers des enfans en âge de fréquenter les écoles, y reçoivent l'instruction.

Le royaume Lombardo-Vénitien, est sous ce rapport, dans une situation plus florissante encore. Les progrès y ont été plus rapides, surtout depuis qu'en 1822, le gouvernement y a introduit la loi de l'empire autrichien qui fait aux familles un devoir de la fréquentation des écoles par les enfans. La progression a été telle, pendant les dix premières années de l'application de cette loi, que le chiffre de la population des écoles qui, en 1822, s'élevait à 107,768 élèves, s'est élevé, en 1832, à 166,767. Si maintenant on ajoute à ce chiffre 13,750 élèves qui fréquentent 483 écoles payantes, 7,667 élèves que renferment plusieurs pensions particulières, ceux qui sont entretenus, aux frais de personnes bienfaisantes, dans un certain nombre d'écoles particulières dans les grandes villes, ceux qui reçoivent l'instruction dans les écoles primaires ouvertes pour les orphelins et les enfans trouvés, dans les hospices qui leur sont destinées, ceux qui la reçoivent dans 36 écoles de charité ; si, enfin, on porte en ligne de compte la population des huit écoles primaires, que Milan a ouvertes ou qu'elle se dispose à ouvrir à plus de 1000 élèves, et celle des institutions nouvelles dont Venise, Bergame, Crémone, Vicence et Vérone s'enrichissent, nous trouvons que dans le royaume Lombardo-Vénitien, près de 200,000 enfans en bas âge participent à la première éducation dans les écoles publiques. C'est environ un enfant sur dix habitans. Le gouvernement, pour atteindre un résultat plus efficace, ne s'est pas borné à des injonctions. Il s'est chargé des deux tiers de la dépense, c'est-à-dire, de 2,600,000 liv. d'Autriche, l'autre tiers, 1,200,000 liv., restant à la charge des communes.

À Turin, l'éducation des enfans pauvres est confiée aux disciples de Saint-Joseph Calasanzio, à ceux de Saint-Vincent de Paule et aux sœurs de St-Joseph. À côté de ces institutions, cette ville renferme un établissement qui lui est propre et qui serait digne d'être imité. Nous voulons dire l'œuvre royale de la mendicité instruite. Cette œuvre décerne des encouragemens et des récompenses aux enfans qui suivent les écoles. Après leur sortie de l'école, elle les dirige vers les professions qui leur conviennent le mieux ; elle les recommande aux artisans les plus accédités ; elle leur accorde des vêtemens et une petite pension pour les aider à subsister ; enfin elle ne les abandonne qu'autant qu'elle les voit parvenus à une situation indépendante et mener une vie estimable. C'est un véritable patronage pour l'une des époques de la vie où il est le plus salutaire.



Du Canadien.

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. BOLDUC,
PRÊTRE, MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE,
Adressé à M. C... T.....

Cawltitz, 15 février 1844.

Bien aimé confrère.

Ma voix va donc encore une fois se faire entendre au-delà de cette chaîne de montagnes qui, comme une muraille puissante, partage l'espace immense qui nous sépare, en deux vastes contrées, dont chacune est devenue la part de notre héritage. C'est vraiment pour moi un moment de joie ; car je sens que c'est à un confrère, à un ami que je m'adresse. Au nom de frère et d'ami mon cœur s'émeut, mes pensées se multiplient et j'adresse au maître de la vie des actions de grâces pour le passé, et des vœux pour l'avenir.

Ce n'a été que le 25e jour de la lune du saumon maigre (17 novembre) que la lettre du 12 avril m'est parvenue. Je l'ai lue avec joie et transport, et des larmes d'une douce joie ont mouillé mes paupières. Oh ! que ces lettres me sont chères ! Je les embrasse par amitié et les considère comme des portraits fidèles de mon ami et comme les liens puissants de cette union qui ne doit point avoir de fin. Que cette intimité qui nous unissait me procure encore de douces jouissances et de délicieux souvenirs ! C'est bien là le caractère de cette véritable amitié qui, suivant l'expression de saint Jean-Chrysostôme, n'est arrêtée ni par la distance des lieux ni par le cours des ans, mais qui s'élève toujours en haut comme la flamme.²²

Dans ma dernière lettre, je t'ai annoncé que je me proposais de t'écrire ce que je connaissais sur les mœurs, coutumes, etc., etc. des sauvages de mes missions : je suis encore dans le même propos, sans cependant avoir rien mis à exécution, parce que je crois n'en connaître pas assez long. Tous les jours je découvre quelques choses nouvelles, ce qui me porte à croire que ce petit ouvrage n'en sera que plus intéressant et bien plus complet, en en retardant la composition. Je vais donc me borner à te rendre compte de mes travaux apostoliques depuis le mois de mars 1842.

Je t'annonçais alors (voir le Journal, page 4) que j'étais sur mon départ pour une mission chez les sauvages de la côte du nord-ouest. Cette mission devait se faire en suivant la Compagnie (de la Baie d'Hudson) dans une expédition qui avait pour but de bâtir un fort sur l'extrémité sud de l'île Vancouver.

Le Cawltitz, ma demeure ordinaire, fut le point du départ de la caravane dont je faisais partie. C'était le 7 mars, par un froid assez rigoureux, quoiqu'il n'y eût pas de neige. — Le fort Nesqually était le point où nous tendions. La route qui y conduit n'est qu'un petit sentier tortueux, souvent rendu im-

praticable par des molières d'où les chevaux ne se retirent qu'avec peine. Il faut encore être à tout moment descendu de cheval pour sauter par-dessus les arbres que le vent renverse. Les rivières, au nombre de sept ou huit, sont souvent bien hautes, surtout pendant la saison des pluies (de novembre à mai). Celle de Nesqually est la plus grande, et il arrive souvent qu'on ne peut la traverser avec des chevaux. Elle a plus de 600 pieds de largeur. Tout ce trajet se fait tantôt au milieu de forêts, tantôt au milieu de petits dé-erts auxquels on donnait ordinairement le nom de *Prairies* ; il y en a qui ont jusqu'à trois et même quatre lieues de long, sur des largeurs variables. Dans plusieurs il y a des camps de sauvages très peu nombreux. A environ une petite journée de marche du Cawltitz, on passe une petite montagne où nous perdîmes un cheval qui, ayant roulé du haut en bas avec sa charge, se brisa la tête sur un arbre. Ce fut le seul accident du voyage ; le reste de la caravane, composée de 26 chevaux et d'à-peu-près 20 cavaliers, se rendit heureusement. Nous eûmes cependant un peu à souffrir du froid, et le 9, pendant la nuit, le temps se couvrit, et nous donna une bordée de neige considérable, laquelle, poussée par un fort vent de nord-est, nous fit éprouver un temps qui se voit bien rarement ici. Enfin, le 10 au soir, nous arrivâmes au fort Nesqually. Pour avoir une idée exacte de ce fort, figure-toi un enclos de pieux de sapin d'environ 18 pieds de haut, renfermant un espace de 150 pieds sur chaque face, et ayant aux quatre angles un petit bastion non armé. Il y a intérieurement une maison pour le commis en charge, un magasin pour la traite des pelleteries, et quelques autres petits bâtimens pour le logement des serviteurs et des voyageurs. Le commis nous reçut avec beaucoup d'affabilité.

Le Fort Nesqually est situé près de la mer, au fond de la baie du Puget. Le port est magnifique, et peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux à la fois. Jusqu'à présent, il n'a été fréquenté que par les navires de l'honorable compagnie qui y viennent de temps à autre, et par quelques navires de guerre américains.

Le steamboat le *Beaver* (1) nous attendait depuis longtemps ; mais comme il y avait quelques préparatifs à faire, le départ fut remis au 13. Le but de la compagnie dans ce voyage était de bâtir un fort sur l'extrémité sud de la grande île Vancouver, et de visiter tous les établissemens de la côte, jusqu'au fort des Russes à Sitka. Le gouverneur, M. MacLaughlin, et M. Douglass, commandant de l'expédition, m'avaient invité à poursuivre mon voyage jusqu'à Sitka même, et j'étais décidé à accepter cette offre généreuse ; mais quelques circonstances, que nous verrons plus tard, m'en gagèrent à renoncer à ce projet.

Le 12, il se présenta un mariage que je ne pus faire : car la femme était esclave et ne pouvait point obtenir sa liberté.

Enfin, le 14 de grand matin, nous montâmes à bord du *Beaver*. Ce steamboat aura la façon un peu courte, vis-à-vis de l'élégant *Queen* ; car il est un peu à l'ancienne mode, et ne va guères plus que 5 milles à l'heure. Toute la journée se passa à faire route à peu près vers le nord. *Puget Sound* ressemble plutôt à un fleuve qu'à toute autre chose. Les îles y sont en grand nombre, la plupart inhabitées et couvertes de forêts. Le flux et le reflux de mer s'y font sentir à la hauteur de 10 pieds dans les plus hautes marées. La masse des eaux se trouve souvent resserrée entre les îles, ce qui donne occasion à des courants presque insurmontables même pour le bateau à vapeur.

Le soir, nous ancrâmes près d'une pointe de l'île Whidbey, appelée *Pointe-Perdue*.

Il est rare que les vaisseaux marchent la nuit dans ces endroits à cause des morceaux de bois qu'ils rencontrent fréquemment. Pendant la veillée nous eûmes le plaisir de prendre à la ligne plusieurs beaux poissons qui ressemblent tant pour la forme que pour le goût à la morue du Canada. Cette baie est richement peuplée de poissons. Celui qui y est le plus abondant, et qui fournit aux sauvages la plus grande ressource, est le saumon. Dans les mois de juillet et d'août, les naturels en prennent à ne savoir qu'en faire. Presque chaque nation diffère dans la manière de le prendre. Il y en a qui se servent d'hameçons, d'autres de filets, et quelques unes de longues perches, dont une des extrémités est armée d'un dard fourchu fait avec des os ou du bois très dur. On y trouve aussi en grande abondance des *plies* et des *flétans* de dimensions supérieures à celles des mêmes espèces en Canada, et plusieurs espèces de poissons moins gros et dont quelques uns ressemblent beaucoup au hareng du fleuve Saint-Laurent. Les sauvages les prennent d'une curieuse manière. Deux hommes se mettent dans un petit canot ; l'un d'eux est uniquement occupé à le conduire, tandis que l'autre, placé vers le milieu, est armé d'une espèce de râteau, ou peigne, dont les dents très pointues percent les petits poissons, qui se rencontrent sur son passage dans les mouvemens qu'il lui fait faire à côté du canot, comme s'il faisait mouvoir un aviron pour le conduire. Ce râteau ou peigne est représenté par la petite

figure suivante

a est une perche ronde par un bout et aplatie par l'autre ; bbb sont les pe-

(1) Ce steamboat est le seul que possède notre pays. La compagnie l'a fait venir d'Angleterre, il y a quelques années, afin de parcourir promptement la côte nord-ouest, au nord de la Colombie, pour traiter les pelleteries qu'enlevaient des navires américains qui rôdaient continuellement sur cette côte ; maintenant on n'en voit plus.